

Un témoin oublié parle. . .

**SOUVENIRS
DE L'OCCUPATION
ET DE LA « LIBERATION »
DE LA BELGIQUE
(1940-1947)**

par le Docteur C. Leloup

27 janvier 2001

Un témoin oublié parle. . .

**SOUVENIRS
DE L'OCCUPATION
ET DE LA « LIBERATION »
DE LA BELGIQUE
(1940-1947)**

par le Docteur C. Leloup

**Diffusion V.H.O.
B.P. 60
B-2600 BERCHEM 2**

Table des matières

Préface de Vincent Reynouard	5
---	----------

Souvenirs de l'occupation et de la « libération » de la Belgique (1940-1947)	11
---	-----------

L'invasion (12)	
Premiers Allemands (13)	
Capitulation (14)	
Résistance et marché noir (15)	
Les Juifs (17)	
Vacances forcées (19)	
Retour de l'oncle prisonnier (20)	
Réquisitions (21)	
Ces Russes qui ne voulaient pas rentrer (22)	
Réfractaires au STP et Résistance armée (22)	
L'Occupant (24)	
État d'esprit changeant de la population (27)	
La « Libération » (27)	
Comportement des anglo-américains (28)	
Débordements populaires (29)	
Marché noir et trafics au pays « libéré » (34)	
Libération sexuelle (36)	
Les Résistants de l'automne 1944 (36)	
Souvenirs pénibles (37)	
Conclusion (39)	

PRÉFACE

de Vincent Reynouard

Dès 1948, Maurice Bardèche constatait :

Nous vivons depuis trois ans sur une falsification de l'histoire. Cette falsification est adroite : elle entraîne les imaginations, puis elle s'appuie sur la conspiration des imaginations. On a commencé par dire : voilà tout ce que vous avez souffert, puis on dit : souvenez-vous de ce que vous avez souffert. On a même inventé une philosophie de cette falsification. Elle consiste à nous expliquer que ce que nous étions réellement n'a aucune importance, mais que seule compte l'image qu'on se faisait de nous. Il paraît que cette transposition est la seule réalité¹.

Cet état de fait, je l'ai constaté à bien des reprises, quand au cours d'enquêtes, je parlais avec des personnes qui avaient connu l'occupation de la France entre 1940 et 1944. Celle-ci commençaient toujours par me dire : « On vivait dans la terreur. Les Allemands organisaient une répression féroce, ils pillaient la France, ils perquisitionnaient, ils prenaient des otages, ils fusillaient, ils déportaient... ». Puis lorsque je leur demandais : « Mais vous, qu'avez-vous vu dans votre village, autour de chez vous ? », le discours changeait subitement : « Oh ! chez nous, les Allemands n'étaient pas méchants. On les voyait à peine, et quand on les voyait, ils étaient polis et parfois même bienveillants ». Suivaient des anecdotes drôles ou touchantes :

¹ Voy. *Nuremberg ou la Terre Promise* (Éditions des Sept Couleurs, 1948) ; pp. 9-10.

là, tel allemand s'échinaient à apprendre le français, provoquant des éclats de rire lorsqu'il commettait des fautes ; ailleurs, un Allemand avait plongé dans la rivière pour sauver un enfant qui se noyait... Cette dichotomie dans le discours me fit comprendre qu'une histoire partielle, imposée au peuple, avait remplacé l'histoire vraie. A la *réalité* de l'occupation, les vainqueurs avaient substitué une *image* fausse, issue généralisations abusives et de mises hors contexte.

Aujourd'hui encore, de nombreuses personnes pourraient parler. Beaucoup cependant se taisent, même dans le cercle familial, de peur d'être traitées de « fascistes » ou de « collabos ». De plus, dans une société où le « politiquement correct » règne en maître tyrannique, leur témoignage n'intéresse ni les historiens, ni les enseignants, politiquement engagés ou soucieux de garder leur place. Quant aux jeunes, ils ne rencontrent que les « témoins » envoyés dans les établissements par les associations officielles (FNDIRP, ADIF, ANACR...).

En tant que révisionniste engagé, j'ai eu la chance de parler avec quelques-uns de ces témoins oubliés, rencontrés au hasard ou que l'on m'a présentés dans les milieux que je côtoie. Un vieillard qui va tous les dimanches à la messe se révèle être un ancien lieutenant de Léon Degrelle : il vous parle des attentats communistes de l'époque ; un autre a été déporté à Auschwitz : il raconte avoir vu, lors de l'évacuation du camp, un Juif en uniforme en tuer un autre avec une arme sortie d'on ne sait où ; un ancien Waffen SS vous dit que dans son unité, il y avait des Tziganes et que ceux-ci étaient appréciés pour leur débrouillardise et leur aptitude à manier l'arme blanche lors d'attaques surprises.

Tous vous expliquent les raisons de leur engagement (motivations idéologiques, concours de circonstance ou envie d'aventure lointaine) et quels furent leur rêve. Les écouter permet de comprendre que l'histoire n'est pas une pièce de théâtre manichéenne, avec d'un côté les bons, les

purs, les désintéressés et de l'autre les méchants incapables d'un sentiment noble ou d'une bonne action. Cela permet également de comprendre que, dans les moments de vives tensions, les actions humaines ne sont pas toujours conformes à la raison et au calcul. Les jeunes seraient ainsi surpris d'apprendre que M. A..., natif de Honfleur, s'est engagé dans la Waffen SS après avoir en vain essayé de gagner... l'Angleterre. Il était jeune et rêvait d'aventure. Ils seraient également surpris d'apprendre qu'en 1945, une jeune rexiste qui avait travaillé en Allemagne, M^{me} V..., déclara, devant une commission d'Épuration : « *Je suis partie pour contribuer à la victoire du national-socialisme* ». Elle ne dut son salut qu'à un épurateur qui, la prenant pour une hystérique, la fit jeter dehors... Pendant ce temps, de pauvres filles dont le seul « crime » avait été de tomber sous le charme de jeunes soldats allemands étaient tondues, frappées, violées et parfois tuées.

Un jugement objectif sur l'Histoire européenne des années 1930-1950 aurait pu être formulé si, en 1945, les vaincus avaient pu s'exprimer librement et défendre leur engagement, devant des commissions internationales neutres par exemple. Mais il n'en fut pas ainsi : à la place de commissions neutres, on vit des tribunaux qui décidaient de la vie et de la mort et au sein desquels tout débat était impossible. En France, par exemple, le maréchal Pétain et Pierre Laval, furent hâtivement condamnés à mort en 1945, entraînant ainsi la condamnation du régime de Vichy. Dès lors, comme l'a justement fait remarquer l'avocat Jean Montigny :

Les autres accusés de la Haute Cour se sont [...] trouvés dans une situation morale fort pénible : ils n'ont pu espérer se faire absoudre ou excuser que dans la mesure où ils ont renoncé à justifier le régime et la politique qu'ils avaient servis, dans la mesure où ils ont allégué et établi qu'ils s'étaient opposés ou dérobés aux ordres et aux lois de leur

propre gouvernement [...]. On pouvait être excusé comme rebelle. On était coupable à priori comme fidèle¹.

Il en fut de même en Allemagne. Le « procès » de Nuremberg ayant entraîné la condamnation du national-socialisme, les inculpés n'avaient qu'une seule possibilité pour sauver leur vie : renier leur idéal, dire qu'ils avaient été trompés et qu'ils avaient toujours contrevenu aux ordres. Quant à ceux qui étaient parvenus à passer entre les mailles du filet, ils n'eurent plus qu'un seul objectif : se faire oublier...

A partir de 1945, donc, les vainqueurs ont empêché tout véritable débat. Pire, ils ont contraints ceux qui avaient été leurs adversaires à se renier. Certes, les années 50 virent la situation se décrier. En 1954, par exemple, l'ancien Directeur des Affaires criminelles et des Grâces sous Vichy, Henry Corvisy, put écrire, à propos du général De Gaulle qu'il avait entendu à la radio anglaise en juillet 1940 :

J'entends pour la première fois la voix du Général De Gaulle. Étonné par la sottise et la bassesse de ses propos, je ne regrette plus de n'avoir pu rejoindre cet individu [...]².

Mais les décennies suivantes virent le « politiquement correct » s'imposer et fermer définitivement bien des bouches. Aujourd'hui, les derniers « témoins oubliés » disparaissent, emportant avec eux leur histoire. Ceux qui restent sont fatigués, et lorsque je leur demande d'écrire leurs souvenirs, ils répondent : « A quoi bon ? Qui les lira ? Les jeunes s'en moquent ou sont définitivement corrompus par la propagande ».

¹ Voy. *Requête aux Nations Unies sur les Crimes de l'Épuration* (Éd. Du Trident, 1990), p. 83.

² Voy. *La Vie de la France sous l'Occupation* (Hoover Institute, Éd. Plon, 1957), p. 643.

Pourtant, quelques-uns m'ont promis de le faire, par devoir. Le docteur C. Leloup (pseudonyme) en fait partie. Le V.H.O. est donc aujourd'hui satisfait de publier son récit. Nous n'y apporterons aucun commentaire.

**SOUVENIRS DE L'OCCUPATION
ET DE LA « LIBERATION » DE LA BELGIQUE
1940-1947**

par le Docteur C. Leloup

Certaines précisions sont tout d'abord nécessaires avant d'entreprendre le récit de ces souvenirs, que sous serment je jure *authentiques*. Le tableau que je brosserai de l'occupation de la Belgique par les Allemands entre 1940 et 1944 n'est certes pas idyllique, mais il diffère énormément de celui que nous présentent les films et les médias actuels. Certains pourront alors douter de ma bonne foi. Je le répète cependant, j'écris sans haine et dans un seul souci de vérité. D'autres pourront arguer que nous étions une famille privilégiée et qui a toujours eu beaucoup de chance de tomber sur des Allemands exceptionnels. Je répondrai que nos contacts avec l'Occupant furent très divers car obtenus dans des lieux et dans des circonstances très différents (sur les routes à la ville ou à la campagne, dans les trains, les gares ou à la maison, avec des malades ou des occupants bravaches etc.) avec des soldats d'origines multiples (des Prussiens, des Bavares, des Berlinoises, des Muniçois ou Viennoises) et types très divers (des Feldgendarmes, des appelés du contingent et même des SS).

Ce récit, même parfois parcellaire, me paraît d'autant plus indispensable que, soixante ans après les faits, les jeunes générations qui n'ont pas vécu cette époque sont perpétuellement induites en erreurs par le manichéisme primaire des médias actuels. Elles doivent savoir que, *dans chaque camp*, la seconde guerre mondiale engendra le

meilleur et le pire : la camaraderie, la fraternité et le dévouement, mais aussi l'égoïsme, la délation, le marché noir, les bombardements massifs, la faim organisée, les massacres délibérés de civils et les ignobles règlements de compte.

L'invasion

Né en mai 1931, j'avais tout juste 9 ans lorsque les armées allemandes pénétrèrent en Belgique le 10 mai 1940. Nous habitions près de l'Ecole Militaire de Bruxelles et du parc du Cinquantenaire. Mon père était médecin-chirurgien. Quant à ma mère — une brave femme —, elle était obsédée par ses souvenirs de la guerre de 1914-18 au cours de laquelle ses parents avaient dû loger des officiers allemands dans leur habitation en province. Pour elle et mes grands-parents, l'Allemand restait « *le Boche* » abhorré et ma jeunesse fut nourrie de tous leurs souvenirs patriotiques, de livres et de petits opuscules d'histoire traitant de cette époque. A l'époque, donc, je n'étais certainement pas enclin à porter les Allemands dans mon cœur, et il en fut ainsi jusqu'à la « Libération » où ce que je vis et vécus fut le point de départ d'un changement progressif d'opinion.

Depuis septembre 1939, l'armée était en grande partie mobilisée. De telle sorte que pouvais admirer à loisir les soldats qui déambulaient dans le parc du Cinquantenaire, principalement les cavaliers dont un régiment était stationné dans les grands halls près des arcades du parc. Parfois, mon père mobilisé comme officier médecin devait revêtir son uniforme, de même que l'un de mes oncles premier lieutenant d'une batterie antiaérienne. A ma plus grande joie, ce dernier nous invita un jour à la visiter. Toute l'armée avait un aspect bon enfant.

Le 10 mai 1940, vers 5 h 30 du matin, nous fûmes réveillés par des tirs de D.C.A. et des bruits d'avions qui

bombardaient le champ d'aviation d'Evere. Puis ce fut la radio qui nous parla d'agression infâme, de guerre et de mobilisation générale. Mon père revêtit donc pour la n-ième fois son costume militaire et, vers midi, il partit pour la guerre. Comme je l'ai accompagné jusqu'à l'Hôpital Militaire, la première chose qui me frappa fut l'insistance du receveur de tram pour l'obliger à payer son transport. La patrie demandait à ses fils de verser leur sang, mais continuait à leur réclamer de l'argent.

Les premiers Allemands

Nous la passâmes la première nuit de guerre dans la cave, sur un matelas, car il ne cessait d'y avoir des alertes aériennes. Le lendemain, ma mère décida de partir loger chez mes grands-parents qui habitaient une avenue ombragée près de la place Meiser. Là, durant deux jours, une colonne motorisée anglaise stationna sous les arbres. Toute la population leur apportait à boire et à manger mais, à leur habitude anglo-saxonne qui me scandalisera à leur retour en 1944, les Anglais ne donnaient rien en échange, pas même une cigarette. Quelques jours plus tard, les Anglais partis, je vis place Meiser mes premiers Allemands. C'était un side-car avec une mitrailleuse et deux hommes assez impressionnants : l'air de bandits avec une barbe de plusieurs jours, un casque bas sur le visage, les yeux enfoncés et rougis de gens qui n'avaient pas dormi depuis longtemps. Malgré leur aspect terrible, ils demandèrent poliment leur route à un passant près de moi, et chose étrange, lui offrirent une cigarette en échange de ses renseignements.

J'ai peu dormi cette nuit là. Assez tôt le lendemain, mon grand-père m'entraîna pour aller voir les Allemands s'installer le long du canal de Bruxelles où tous les ponts avaient sauté la veille. Là, ce qui me frappa fut l'extrême jeunesse de ces envahisseurs. Leur propreté, leur discipline aussi qui détonnait avec le laisser-aller des troupes belges.

Ils étaient propres, bien rasés, très polis et aidaient des dames âgées à porter leur baluchon et à passer là où leur charroi encombrait l'avenue. Certains chantaient et cela contrastait avec les mines renfrognées des soldats belges et anglais que j'avais vues auparavant. A l'inverse des derniers, ils semblaient heureux d'être sous les drapeaux. En pratiquement 3 heures un pont fut construit sous nos yeux.

Capitulation

Le soir au retour, mon grand-père démontra son fusil Mauser — que j'admirais beaucoup et manipulais parfois — et alla le jeter la nuit dans un terrain vague par « prudence ». Ma mère était souvent triste en pensant à mon père dont elle était sans nouvelle. De même ma grand-mère était perpétuellement en larmes, car son plus jeune fils, son préféré, qui venait de passer ses examens de médecin, était parti sur les routes de France pour fuir avec d'autres jeunes. Il se retrouva à Toulouse et n'en rapporta plus tard que des poux avec quelques histoires sur l'encombrement des routes et sur les rares mitraillages par les avions allemands. Il précisait toutefois que ces mitraillages n'avaient lieu que lorsque les troupes françaises en débandade s'étaient mêlées intimement aux civils en fuite.

Entre temps, l'armée belge avait capitulé et je me souviens du scandale que fit chez mes grands-parents et les voisins la diatribe de Paul Reynaud (le premier ministre français) contre le roi des Belges, qui s'était « rendu ». Fin juin la France capitula elle aussi. Durant juillet et août, nous pu assister au retour des fuyards civils. Tous ne parlaient que de la gentillesse des soldats allemands pour faciliter leur retour.

Le premier militaire de retour que je vis en juin fut en juin fut mon professeur, démobilisé immédiatement car curé. Début août, ma mère reçut la première lettre de mon père. Prisonnier, les Allemands le gardaient à l'hôpital mi-

litaire d'Anvers comme chirurgien. Pendant le court conflit, il avait servi dans le fameux hôpital militaire « américain » ; hôpital qui, après s'être replié, avait terminé sa guerre sur la côte à Raversyde. Ce qu'il y a vu dû être atroce car bien après la fin de la guerre, il refusa toujours de mettre à nouveau les pieds dans l'hôtel qui avait hébergé l'hôpital. Plus tard, il me dit qu'à peine arrivés là, ils s'étaient empressés de peindre une croix rouge sur le toit car les Allemands respectaient les Croix Rouges. Un de ses amis me raconta d'ailleurs que, présent dans une file de camions militaires normaux, un avion vint pour les attaquer, mais qu'il put *in extremis* brandir un drapeau avec la croix rouge ; il vit alors nettement le pilote du messerschmitt saluer lors d'un second passage et s'en aller. Mon père me raconta aussi que, souvent, les soldats belges qu'il avait dû opérer étaient blessés au dos (signe qu'ils fuyaient) et qu'il n'avait jamais vu de telles blessures chez les Allemands.

Résistance et marché noir

Fin octobre mon père fut démobilisé et, comme tous les officiers démobilisés de l'époque que j'ai connus, il revint à la maison avec son revolver d'ordonnance 7,65. Cette arme fut « perdue » dans les mains d'un autre médecin de sa clinique durant l'hiver 1940. Celui-ci commençait à organiser la « résistance » c'est-à-dire le début de « L'Armée Secrète », dédiée à l'espionnage. Un des médecins ami de ce groupe, un nommé Verdurme, avait d'ailleurs, dès la fin septembre, embrigadé ma mère dans ses activités de renseignements. Au lieu de rester tranquille, ma mère ne cessait de vitupérer contre les « Boches » et de l'écrire à ses amies alors que commençait la censure. Les lettres passaient tout de même, ce qui prouve le peu de cas qu'en faisaient les Allemands au début de la guerre. Dans ses « activités » d'espionnage, ma mère, qui ne connaissait pas un traître mot d'allemand, devait passer et repasser devant les écriveaux afin de bien les déchiffrer. Aussi mettait-elle ma petite

sœur dans son landau et passait-elle souvent plusieurs fois devant les monuments et les guérites sans apparemment appeler l'attention des sentinelles. Parfois même elle demandait des renseignements à ces dernières, qui répondaient toujours poliment à une femme avec un bébé. Elle prenait même en douce des photos pour ce docteur Verdurme. Tout ce petit jeu d'espion à la petite semaine se termina en avril 1941, lorsque ce bon docteur se fit arrêter. Mon père enfin mis au courant interdit a ma mère de continuer. Entre temps, durant l'hiver, je pus assister certaines nuits aux premiers passages aériens des Alliés et aux tirs de D.C.A. Avec courage, des aviateurs anglais se jetaient dans les faisceaux lumineux des batteries antiaériennes, se sacrifiant ainsi pour laisser passer le reste des escadrilles. Une seule fois à cette époque je vis un avion touché.

Dès le premier jour d'occupation ma mère écoutait Radio Londres, parfois même en oubliant de fermer les fenêtres. Rapidement, toutefois, les Allemands commencèrent à brouiller les émissions venues d'outre-Manche. Ma mère fit alors appel à un opérateur radio afin de pouvoir installer sur notre poste les ondes courtes. Elle n'hésita pas à lui expliquer que c'était pour mieux entendre Radio Londres. Or cet opérateur spécialiste commençait à dénoncer aux Allemands tous les gens qui lui demandaient de trafiquer ainsi leur poste de radio. Cependant nous n'eûmes jamais d'ennuis. Nous avait-il oublié ou la Gestapo de l'époque ne tenait-elle pas encore compte de ces dénonciations? Il faut avouer que les autorités allemandes ne devinrent réellement tatillonnes qu'après le début de la guerre à l'Est, le 21 juin 1941. Jusqu'à cette date la vie occupée s'écoula sans grands heurts.

Malgré le début des cartes de ravitaillement et un hiver assez rude qui provoqua les premières difficultés de chauffage. Nous dûmes commencer à vivre dans peu de pièces, ne pouvant plus chauffer toute la maison. Quant au

ravitaillement, mon père débrouillard prit l'habitude d'aller en chercher une partie supplémentaire chez un ami fermier à Leeuw-Saint-Pierre (près de Bruxelles). De même mes parents très courageux prirent l'habitude d'aller en vélo tous les quinze jours chez mes oncles fermiers dans le Hainaut. 120 km aller-retour. Mais en hiver, nous allions en train et à pieds.

A ce sujet je tiens à faire remarquer que, parfois sur les routes mais surtout dans les gares, dans les trains et les trams vicinaux, les autorités installèrent des contrôles. Ces contrôles étaient réalisés soit par des gendarmes belges, soit par des civils belges, mais pas par des Allemands. Jamais ces derniers ne confisquaient le pauvre ravitaillement durement acquis, ce que faisaient régulièrement les Belges. En fait, les Allemands ne recherchaient que les armes. Je me rappelle qu'une nuit de 1943, alors que nous revenions en train, un Feldgendarme plongea ses mains dans un sac de 10 kilos de farine ramené par mon père et qu'il le félicita pour une aussi belle farine.

Les Juifs

Quant aux Juifs, si un certain nombre furent déportés, beaucoup n'eurent cependant aucun ennui. Par exemple, vivait dans notre quartier un petit Juif typique qui porta l'étoile juive jusqu'à la Libération et qui gagna sa vie en allant tous les mois à la Kommandantur chercher les cartes de ravitaillement de plusieurs dizaines de Belges des environs.

Je tiens à préciser que jusqu'à cette époque, je ne savais pas ce qu'était un Juif. Certes, je savais que des races humaines différentes existaient. Non seulement parce que cela nous était enseigné à l'école (où l'on trouvait des statuettes de petits chinois ou de petits nègres dans lesquelles on nous encourageait à mettre des sous pour des œuvres), mais aussi parce que tous nos livres de gosses en parlaient, de *Tintin et le Lotus Bleu* à *Tintin au Congo* en pas-

sant par *Tarzan* et les livres sur les Indiens d'Amérique. Mais les Juifs ne m'apparurent que lorsqu'ils commencèrent à porter l'étoile jaune. Et cela d'autant plus que mon père en soignait beaucoup avant la guerre, surtout des commerçants de la place Saint-Josse. A partir de 1943 certains se cachèrent un peu ; mais bien qu'ils aient décousu leur étoile jaune, ils n'hésitaient ni à venir encore à la consultation de mon père ni à se promener dans tous nos environs durant les soirées chaudes. Aucun de ceux que je connaissais ne semblait ni terrorisé ni posséder la peur au ventre. Je me rappelle d'ailleurs, qu'en 1943-44, des Juifs fréquentaient leur école sous leur vrai nom de juif. Comme les clients juifs de mon père étaient fort nombreux, je puis fournir de nombreux noms. En vérité, si la vie sous l'Occupation était dure au point de vue alimentation et chauffage, elle n'était pas plus dure pour les Juifs qui se tenaient tranquilles et tous se débrouillaient pour obtenir des suppléments alimentaires.

Quant à ceux qui furent déportés, je me souviens que vers la fin 1943 et en 1944, onze chefs de familles juives vinrent déposer leur fortune chez nous, signifiant à mon père qu'ils le considéraient comme un honnête homme et qu'ils avaient toute confiance en lui. Ils lui dirent que s'ils devaient être déportés et ne plus revenir, ils léguaient leurs dépôts à mon père. Je n'ai jamais vu tant d'or, de couverts et de timbales en argent, ni de pièces d'or et de pierres précieuses. Il y en avait en dépôt pour plusieurs millions de l'époque. TOUS SONT REVENUS reprendre leurs biens en 1946-7.

Durant la guerre l'on parlait bien du savon allemand tellement mauvais (de couleur verte il graissait peu, flottait sur l'eau et faisait l'effet d'une pierre ponce à son usage) qu'en plaisantant, on le disait fabriqué avec de la graisse de Juifs. Même les Juifs riaient en en parlant.

Ce n'est qu'en 1947, au plus tôt, qu'un des Juifs amis de mon père voulut m'endoctriner au sujet de leurs « mésaventures » supposées. Mais comme tous ses congé-

nères, il pratiquait la démesure. Ainsi prétendit-il, entre autres, que dans le seul ghetto de Varsovie les Allemands avaient massacré... un million de Juifs. Cet homme soi-disant fort instruit vitupérait aussi contre les Américains, disant qu'en 1947, encore, de nombreux lieux de détente ou de plaisir de ce pays affichaient : « Interdit aux Nègres et aux Juifs ».

Rappelons aussi que si les Allemands déportaient des Juifs dans des camps de concentration, ils trafiquaient avec certains autres. A ce sujet, je tiens à faire remarquer que l'un des Juifs qui, après la guerre, côtoyait mon père avait dénoncé ses parents encore apatrides alors que lui, né en Belgique, était déjà belge. Durant la guerre, les vécut correctement grâce à ses délations. A ma connaissance, il ne fut ni inquiété à la Libération, ni rejeté par sa famille. Malgré la mort de leurs vieux parents en déportation, sa sœur et son frère l'acceptèrent et tous se partagèrent les importantes réparations en dommage de guerre. Le délateur installa un grand magasin de chaussures près de la Porte de Namur, et les deux autres s'associèrent dans un magasin de vêtements (magasin fort connu près de la place Saint-Josse). En plus, sa sœur s'offrit un petit appartement sur la côte belge, appartement où nous fûmes souvent invités.

Vacances forcées

En 1943 et en 1944, les écoles fermèrent début avril suite aux bombardements de plus en plus intenses des villes par les Alliés. Les enfants étaient envoyés dans les campagnes avec des « devoirs de vacances ». L'Occupant organisait ces vacances forcées ou bien il laissait les familles les organiser. Pour ma part, j'allais chez mes oncles dans le Hainaut d'avril à la mi-septembre 1943 et d'avril au 20 septembre 1944. Notre ferme était assez retirée à la limite entre deux villages où de toute la guerre aucun Allemand ne mis le pieds. J'entraperçus juste un Waffen SS de

la Wallonie qui habitait à 400 mètres de chez nous et qui venait lors de ses permissions. Nous ne l'aimions pas, le considérons comme un traître et jamais ne lui adressions la parole. Il semblerait que ce soient ses parents qui envoyèrent une lettre anonyme pour déclarer que mes oncles faisaient des signaux la nuit aux avions alliés. A la suite de cette dénonciation, je vis arriver à la ferme une voiture montée par quatre Allemands. Ils venaient nous interroger. Rapidement, devant notre bonne foi, l'entretien devint cordial et se termina en commun devant une bonne bouteille de bourgogne. Jamais ils ne revinrent, ce qui prouve, qu'ils attachaient peu d'importance aux dénonciations anonymes, et qu'ils n'ennuyaient que ceux qui avaient des choses à se reprocher ou qui observaient une attitude suspecte. Il faut dire que nous habitions à une quinzaine de km à vol d'oiseau de la gare de triage de Haine-Saint-Paul. Cette gare fut bombardée trois fois de jour par les Américains. Les deux premières fois, suivant leur système du « carpet bombing », c'est-à-dire tout à côté sur la ville. La troisième fois, ils utilisèrent des avions en piqué, ce que je vis de la ferme. C'est très impressionnant, mais la gare ne fut bloquée que durant 3 jours. Cependant j'ai connu ensuite des habitants qui vinrent se réfugier chez nous et qui haïssaient depuis les Américains.

Retour de l'oncle prisonnier

En 1943, mon oncle préféré revint d'Allemagne où il était prisonnier. C'était un excellent cavalier au 2^{ème} lancier, mais il fut envoyé à la guerre en mai 1940 avec un vélo et sans arme. Fait prisonnier, il quitta vite l'atmosphère déprimante et oisive de son stalag en se portant volontaire pour travailler dans les champs ; d'autant qu'il était fermier. Il échoua dans une ferme de Prusse Orientale et nous dit que dès 1941, les prisonniers comme lui recevaient tellement de colis de la famille, de la Croix Rouge et d'autres organisations caritatives, qu'ils eurent toujours suffisam-

ment à manger, et même parfois trop, si bien qu'il revenaient une partie de leurs provisions aux Allemands du cru. Prisonnier avec une dizaine d'autres dans une grande exploitation, outre leur travail, ils passaient leur temps à faire des farces au vieux soldat allemand qui devait les garder. Afin d'éviter toute fuite, ce dernier les obligeait chaque soir à ôter leur pantalon et à aller coucher en pan de chemise. Plusieurs fois, mon oncle cacha son pantalon sur ses épaules, sous sa chemise, et le vieil Allemand compta et recompta les pantalons (un manquait) et les dormeurs (tous présents). Il me raconta également, que la patronne, une jolie fermière esseulée, fut enceinte des œuvres d'un prisonnier polonais. Apprenant la chose, son frère tua le Polonais qui avait « déshonoré » sa famille.

Réquisitions

Pour un jeune, la ferme avec ses animaux, même en temps de guerre, c'était la belle vie. Nous souffrions certes des restrictions alimentaires, car il fallait donner beaucoup à l'Occupant ou plus exactement à l'État belge d'alors ; État dont les sbires étaient tatillons. Ma vache préférée fut ainsi livrée un jour. Sur 36 kilos de beurre que nous produisions, il fallait en livrer 32 et une bonne part de notre lait, des récoltes etc. Mais l'insouciance juvénile se complaisait dans les travaux des moissons. Durant ces moissons la population ouvrière — de nombreuses mines de charbon étaient exploitées dans région — était autorisée à glaner, mais beaucoup se servaient à même les bottes et surtout venaient voler de nuit des bottes entières. Chacun ne pensait qu'à soi sans se rendre compte que les fermiers eux aussi avaient faim car il devaient livrer à l'État la majorité de leurs récoltes. Il nous fallait donc aller surveiller les champs les nuits après chaque dure journée de travail ; surveillance que tous les mâles de la ferme, même jeunes comme moi, devaient exercer avec l'aide de travailleurs italiens amis. Ces Italiens étaient pour la plupart des antifas-

cistes venus travailler dans les mines belges après l'arrivée au pouvoir de Mussolini. Ceux qui venaient souvent nous aider lors des moissons étaient tous très convenables, mais les travailleurs tchèques et polonais étaient souvent des chapardeurs et des trafiquants.

Ces Russes qui ne voulaient pas rentrer

En 1944 vinrent aussi travailler dans les mines des prisonniers russes. J'en connus un que nous cachâmes jusqu'en 1949, car il ne voulait pas retourner dans son paradis soviétique. Très gentil, il nous expliquait la vie dans ce paradis. Il parvint même à se procurer un revolver afin de se défendre contre les émissaires et soldats soviétiques qui parcouraient la région avec l'assentiment des autorités belges et alliées afin de récupérer partout leurs ressortissants envoyés dans les mines lors de l'occupation allemande. Beaucoup refusaient de retourner en Russie et furent renvoyés de force.

Réfractaires au STO et Résistance armée

Durant les années 1943-4, je fus mêlé malgré mon jeune âge à la Résistance. En effet il existait près de notre ferme un bois important où se cachaient des réfractaires au STO, c'est-à-dire au travail obligatoire en Allemagne ; d'autant plus réfractaire que — c'était connu — les Anglais bombardaient et aplatissaient petit à petit toutes les villes allemandes d'importance. Pour avoir une paix relative avec cette masse de désœuvrés, tous les paysans du coin les ravitaillaient en nourriture, besogne qui chez nous échet à mon cousin et moi. Cette vie sans effort n'empêchait pas ces réfractaires d'aller ensuite dévaliser les fermiers, leurs bienfaiteurs. En 1944, les exactions de ces « Résistants » devinrent tellement nombreuses que les Allemands acceptèrent de réarmer les paysans avec des fusils de chasse. (comme plus tard les Français durant la guerre d'Algérie).

Un jour de 1944, notre ferme fut à son tour attaquée par des bandits masqués ; ils réclamaient non pas de la nourriture, ce qu'ils possédait en abondance, mais la caisse. Toutefois, deux de mes oncles présents résistèrent et l'un parvint même à arracher le masque d'un des voyous. Ils s'enfuirent tous devant cette détermination (je suppose qu'à cette heure ils avaient pensé n'avoir affaire qu'à des femmes). A la Libération, lorsque comme tout le monde mes oncles durent aller renouveler leur carte d'identité, quelle ne pas leur surprise de voir cet agresseur démasqué se pavaner dans les bureaux communaux avec le grade de colonel — ils le furent tous — de la Résistance. De toute façon, tous ces fainéants rebelles au STO que j'allais ravitailler régulièrement me firent la plus mauvaise impression à l'époque. Impression qui se renforcera à la Libération, comme je l'exposerai plus loin.

Dans le même registre, je me souviens que, le 4 septembre 1944, les résistants de Boisfort, dont mon père connaissait bien le chef, décidèrent de se rendre à Hoeilaart, village voisin qui ne semblait pas encore libéré. Arrivé au pont de Groenendaal, ils aperçurent un blindé allemand, caché sous les arbres et dont quatre servants se prélassaient sur l'herbe. Ils attaquèrent sans s'apercevoir qu'un cinquième restait dans le tank. Celui-ci les accueillit à grandes rafales de mitrailleuse. Seul le chef des Résistants fut blessé au nez et soigné plus tard par mon père. Mais ils détalèrent tous comme des lapins et revinrent à Boisfort la queue entre les jambes. Là se limitèrent les exploits guerriers des résistants boisfortois. Cela n'empêcha nullement les vantardises plus tard.

En 1944 les Résistants firent parfois sauter des pylônes électriques et les Allemands obligèrent un temps les fermiers et les villageois à les garder la nuit. Ce qui en fait ne servait à rien, car lorsque les Résistants venaient, ils étaient armés et, sans armes, nous ne pouvions que les laisser faire. Les Allemands se rendirent vite compte de

notre incapacité et ne nous menacèrent même plus de prendre des civils en otages.

L'Occupant

Justement, parlons-en de l'Occupant.

Une seule fois j'ai vu un soldat allemand frapper un civil, qui passait trop près de sa guérite. Je déplore aussi avoir vu un jour une « bochette » (aussi dénommées : « souris grises », car ces Allemandes des services portaient un uniforme gris) sucer dans un tram un bâton de chocolat devant des enfants au regard plein d'envie. Une civile belge le lui ayant fait remarquer, cette « bochette » n'osa pas rester dans le tram et descendit à l'arrêt suivant. Une autre fois, encore, j'ai vu dans un train une autre « bochette » installer son chien (un magnifique berger allemand) sur les sièges alors que des civils belges étaient obligés de voyager debout. Celle-là fut remise au pas par un Allemand qui l'obligea à céder cette place à un vieux.

Comme mon père était médecin et que nous habitions près de l'Ecole Militaire et comme en outre mon père parlait un peu allemand, beaucoup de soldat allemand préféraient venir se faire soigner par ce civil plutôt que par leurs médecins militaires. Surtout après juin 1941, car dès qu'ils étaient atteints d'une quelconque maladie vénérienne (blennorragies ou syphilis), leurs médecins militaires avaient ordre de les envoyer immédiatement sur le front de l'Est. Après la Libération, et pour cette même raison, mon père eut énormément d'Anglais et de Polonais à soigner, car chez les Alliés toute maladie vénérienne détectée les envoyait immédiatement dans des bataillons disciplinaires de première ligne ; là où la plupart se faisaient tuer. Au fond chaque armée éliminait ainsi ses malades vénériens afin de protéger sa population saine. Mais en passant chez les médecins civils, c'était ni vu ni connu.

Par conséquent, des militaires de tous grades venaient régulièrement en consultation chez nous. Tous étaient très

gentils, certains amenaient même du chocolat pour les portiers que nous étions, ma jeune sœur et moi. Mais le plus intéressant à nos yeux était qu'en général, ils payaient en nature; en viande et en boudins. Je me rappelle un SS hollandais, qui venait toujours avec un camion à remorque qu'il garait sur le trottoir afin de ne pas gêner le passage du tramway. Mais plusieurs autres anecdotes vécues situeront encore mieux l'ambiance de cette époque.

En effet, un jour de printemps 1943, un civil distingué parlant parfaitement le français vint voir mon père environ une dizaine de fois. Vu son excellent français, mon père le prit tout d'abord pour un Français. Par hasard, nous nous aperçûmes qu'il garait toujours sa Mercedes décapotable à 150 mètres de chez nous et que son chauffeur était un SS en uniforme. A sa dernière visite, un dimanche, comme mon père et lui avaient le temps, ils devisèrent de choses et d'autres. Il posa alors à mon père une question étonnante pour l'époque (printemps 1943). Il demanda : « *Cher docteur, que pensez-vous de la guerre ?* » Méfiant, mon père lui répondit : « *Heu !* » Mais il ajouta : « *Cher docteur, nous allons perdre la guerre. Mais permettez-moi de me présenter. Je suis le Sturmbhannführer X du SD* ». C'était donc un grand chef de la « terrible » Gestapo ; pire même, de sa branche la plus fanatique. Et la conversation continua ainsi encore un bon quart d'heure. Mais en partant il se paya encore le luxe de dire à mon père en rigolant : « *Cher docteur, lorsque votre femme écoute Radio-Londres, dites-lui au moins de fermer sa fenêtre, car on l'entend jusqu'au coin de la rue.* » Ah ! quel méchant SS que voilà.

Une autre histoire est tout aussi significative. Un jour, un autre commandant SS, en uniforme celui-là, vint pour traiter une syphilis. A l'époque, le seul remède efficace était des injections de pénicilline. Mais seuls les Anglais en possédaient, ce que lui fit remarquer mon père. En outre il fallait faire les injections toutes les quatre heures, durant 48 heures. Aussi plus tard de nombreux Anglais logèrent-ils à la maison durant une nuit. Ce commandant SS assura

mon père qu'il se procurerait de la pénicilline ; ce qu'il fit. Mais il fallut le loger une nuit. Il fut ainsi le premier à dormir sur le divan de notre salon/salle d'attente. Or là, depuis deux ans, mes parents cachaient depuis deux revolvers 6,35. Ceux-ci avaient été placés dans le lustre, sans qu'on se rende compte qu'ils étaient nettement visibles en levant la tête lorsque la lumière était allumée. Et nous étions en hiver. Le lendemain matin, le commandant SS le fit remarquer à mon père et lui dit de les cacher ailleurs. Il lui indiqua même une bonne cachette, où ils restèrent jusqu'à la Libération.

Autre fait significatif : en 1942, mon père, bel homme, eut comme maîtresse une belle petite souris grise. L'ayant appris, ma mère alla les repérer et suivit ensuite cette petite « bochette »... jusqu'à la Kommandantur générale sise dans les Ministères devant le théâtre du Parc. Elle eut même le culot de demander à la sentinelle qui était cette petite Allemande qui venait de rentrer. La sentinelle lui répondit que c'était la secrétaire particulière du général von Falkenhausen, le gouverneur de la Belgique et du nord de la France. Le lendemain ma mère demanda une entrevue avec le général et l'obtint quelques jours plus tard. Elle tint au général ce langage : *« Général, je ne vous aime pas depuis la guerre de 14-18, mais j'accepte que vous occupiez mon pays comme vous êtes les vainqueurs. Cependant, je ne puis accepter que vos femmes viennent nous prendre nos hommes. Aussi... »* Et elle renseigna le général avec détails sur l'aventure de mon père avec sa secrétaire. Directement, von Falkenhausen convoqua la femme devant ma mère. Elle confirma les faits, assurant aimer mon père. Mais le général lui intima de faire immédiatement ses valises et il la renvoya à Berlin.

Autre anecdote : ma sœur étant encore assez petite, dans les trams souvent bourrés, elle avait pris l'habitude de se tenir et de se cramponner dans les tournants aux étuis des baïonnettes que les soldats portaient toujours sur eux. Jamais un seul ne la repoussa.

Bien d'autres petits faits pourraient venir démontrer que, sans être drôle, la vie sous l'Occupation n'était pas si terrible, à l'inverse de ce qu'insinuent les médias actuels. En 1940 la majorité des gens étaient pro-allemands, bien à l'inverse de ma famille et de mes proches. Ma mère bouffa du « boche » tous les jours, ma famille un peu moins, mon père peu, d'autant que durant toute la guerre il partait souvent de nuit afin d'opérer en douce avec d'autres médecins des Résistants blessés. Mon père fut d'ailleurs décoré à la Libération. Mais il fut tellement écoeuré par tout ce qui se passa alors et tout ce que nous vîmes qu'il renvoya médailles et décorations à l'État.

État d'esprit changeant de la population

Quant à la population, à partir de 1941 et de la guerre à l'Est, se souvenant sans doute des déboires de Napoléon et surtout subissant de plus en plus les effets de la propagande, elle commença à virer de bord ; virage confirmé après l'entrée en guerre des USA et la défaite de Rommel en Tunisie. De telle sorte que ce furent les mêmes qui après avoir applaudi en 1940 les concerts et les défilés allemands, allèrent quatre ans plus tard acclamer nos « libérateurs ». En septembre 1944 tous se vantaient d'avoir « résisté », mêmes les enrichis au marché noir. A croire que beaucoup qui s'engagèrent alors dans la Résistance ne le firent que pour éviter qu'on aille fouiller dans leur passé et pour effacer toute trace de collaboration.

La « Libération »

Venons-en donc à la Libération, en commençant par deux petites anecdotes qui illustrent la différence comportementale observés chez les vainqueurs de 1940 et chez ceux de 1944-5.

Mon père avait comme ami un entraîneur de chevaux de course, qui habitait Hoeilaart, et chez qui, afin d'obtenir

des tuyaux de course dont ils étaient friands, des officiers d'état-major allemands (avec les bandes rouges) avaient eu l'habitude de se réunir. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de cet entraîneur que ma mère avait obtenu si aisément son entrevue avec von Falkenhausen. Or la grosse Buick de mon père avait été « cachée » dans le garage de cet entraîneur, afin de ne pas être réquisitionnée par l'armée. Elle était si bien cachée que tout visiteur et à fortiori tous les officiers pouvaient la voir. Jamais les Allemands ne la confisquèrent. En revanche, cette voiture fut réquisitionnée à la Libération par des Résistants d'Hoeilaart, qui la détruisirent dans un fossé.

Comportement des anglo-américains

Mais il y a plus grave : mon père soignait la cuisinière de Bernstein, le propriétaire du grand magasin sis rue Neuve à Bruxelles. A la déclaration de guerre, ce Juif s'enfuit en Amérique tout en demandant à sa cuisinière de venir habiter dans son palace afin d'éviter une occupation par des militaires. Malgré la présence de cette personne et de sa fille, des Allemands vinrent loger dans ce palace. Durant toute la guerre, ils nourrirent comme eux ces deux femmes en échange de menus services (lavage de chemises, repassage etc.). Ensuite, les Anglais occupèrent cette maison de maître durant six mois. Jamais elle ne reçurent un brin de nourriture de ces « amis ». Tous les restes des repas (même le thé non bu) étaient jetés à la poubelle sous leurs yeux, alors qu'à ce moment, le ravitaillement était encore plus difficile que du temps des Allemands. Et lorsque les Anglais quittèrent la maison, ils l'avaient transformée en un taudis. Mais ce furent les Allemands qui payèrent ensuite les dégradations au magnat juif Bernstein*.

Dans le même registre, il y avait au bas du boulevard Botanique, là où se situe maintenant la galerie marchande « City 2 », une grande maison occupée aussi par les Allemands durant la guerre. Allant à l'école Saint-Louis tout

près, j'eus l'occasion de la visiter à leur départ. Tout y était propre et en ordre. Ensuite, cette maison fut occupée par les Anglais. Et je pus à nouveau la visiter quelques heures après leur départ, en mai 1945, après neuf mois d'occupation alliée. Cette maison proprette était là aussi une soue à cochons. Le papier des murs arraché en de nombreux endroits, des traces de nourriture dégoulinant des murs, de la vaisselle cassée partout, du vomi et des déjections dans les pièces etc. Je pus faire les mêmes constatations au restaurant « Prince Léopold » d'Hoeilaart. Hôtel occupé durant quatre ans par une compagnie SS sans dégât et ensuite un an par des Américains. Dès leur arrivée, d'ailleurs, ces derniers avaient organisé des bals et plusieurs jeunes filles y furent violées. Un. Soldat américain y fut même abattu par un Résistant jaloux. Et moi qui, jusqu'en 1944, avais toujours vu des soldats allemands correctement habillés polis et dignes, que ce fut à Bruxelles ou ailleurs, je vis durant plusieurs mois de « libération », aux petits matins, en me rendant à l'école, des soldats, principalement américains, saouls, sales, débarrassés, remontant le Botanique aux bras de putains de la gare du nord. Certains tombaient tellement ils étaient ivres, d'autres vomissaient dans le caniveau.... C'est d'ailleurs en voyant tous ces faits que j'ai commencé à changer d'option. L'ordre faisait place à l'anarchie démocratique.

Débordements populaires

Mais ce qui me révolta le plus, ce fut les débordement de la foule et les scènes de violences observées en de multiples occasions. J'étais revenu à Bruxelles le 20 août 1944. La ville fut libérée — ou du moins les premières troupes anglo-saxonnes y pénétrèrent — le dimanche 3 septembre au soir. Tout le dimanche se passa en effervescence et en explosions proches ou lointaines. J'en garde la vision d'une populace pillant l'Ecole militaire d'où l'Occupant était parti en laissant les portes béantes. Beaucoup de

civils y pénétraient et en ressortaient chargés d'un bric-à-brac volé. Déjà dans l'après-midi, les pillards venaient proposer aux alentours le rachat de leurs objets volés. Mon père fut sollicité plusieurs fois par des voleurs venant lui présenter des microscopes et divers instruments médicaux provenant de là. J'en vis même un sortir de l'Ecole Militaire en emmenant une vache.

Après avoir rempli notre baignoire d'eau dans l'après-midi en prévision d'une coupure, mon père et moi sortîmes. Vers 8 heures du soir, je vis se produire un premier incident. Nous étions avenue de Cortenberg, à environ 150 mètres du coin du 1 de l'avenue de la Renaissance, où s'arrêta un char anglais. Ce blindé fut immédiatement submergé par une foule sortie des maisons environnantes. Des jeunes filles grimpaient sur le char pour embrasser les tankistes. Je voulus aussi m'y précipiter mais mon père me retint. Il fit bien, car à ce moment, remontant la rue Stévin, déboucha devant l'entrée du parc du Cinquantaire une auto chenille allemande montée par 7 hommes sur sa plate-forme. Ces derniers tirèrent immédiatement à l'arme légère sur le blindé anglais et la foule qui l'entourait. Tous les civils s'égayèrent et s'aplatirent au sol, et le char tira un obus qui fit sauter en l'air la chenillette. La stupeur passée, tous les civils se relevèrent et coururent voir les dégâts. Des Allemands trois râlaient encore. Une vieille femme s'acharnait à coups de talon sur le visage d'un blessé. Sans attendre, les plus malins faisaient les poches aux morts. Ensuite, mais ensuite seulement, certains s'emparèrent des armes. Beaucoup distribuaient des coups de pieds aux morts et aux agonisants. Le conducteur, mort lui aussi et pendant par sa portière, fut jeté à terre et son cadavre roué de coups. Spectacle écœurant. Me rejoignant enfin, mon père m'obligea à rentrer. La nuit, nous entendîmes pas mal de tir à l'arme légère.

Le lendemain lundi, à 7 heures du matin, mon père m'emmena faire un tour dans le parc. Là gisaient encore plusieurs cadavres d'Allemands. Toutes les armes avaient

disparu, mais près d'un soldat mort il y avaient encore quelques boîtes de cartouches. J'en pris une. Tous avaient été manifestement détroussés et frappés, car ils portaient des traces de coups et des blessures au visage. Vers 9 heures, je vis une colonne de prisonniers remonter l'avenue Cortenberg. Ils étaient gardés par des FIFI (Résistant du Front de l'Indépendance) ou des PAPA (partisans armés communistes), je ne sais. Les gens les huaient, les sifflaient, les insultaient ; certains plus « courageux » allaient les frapper sans risque ou leur cracher au visage ou même leur jeter des pierres. La populace commençait sérieusement à m'écœurer.

Scènes de la libération de Bruxelles. D'un côté les danses et les rires, de l'autre les damnés, les sorcières...



Ensuite, vers 10 ou 11 heures, je me trouvais de l'autre côté du parc, rue de Tongres et avenue des Celtes, près de la Porte de Tervuren. Là, je vis une foule en furie frapper et cracher sur deux pauvres filles dépoitraillées. Certains leur tiraient les cheveux, leur donnaient des coups de pieds, de poings, de crosse, les couvraient de crachats etc. Elles avaient couché, disait-on, avec des Allemands. En bas de l'avenue des Celtes, il y avait une estrade où on leur rasait le crâne sous les coups et les quolibets. Je vis aussi plusieurs hommes arrêtés de la même façon et emmenés bras en l'air par des FIFI arrogants, brandissant fusils et revolvers. Partout, toute la journée, je n'assistais qu'à ce triste spectacle d'une populace déchaînée.



Arrestations en Belgique. L'Épuration sauvage commence...

Quelques jours plus tard, j'appris que des exécutions sommaires eurent lieu en ville et que la plupart des pauvres filles arrêtées avaient été violées. Bien plus tard, en 1964, j'ai eu comme petite amie une infirmière anversoise, âgée de 16 ans en 1944, qui fut elle aussi arrêtée à la Libération et qui resta enfermée plusieurs semaines dans les cages du zoo d'Anvers. Elle m'expliqua comment, tous les soirs, les « Résistants » venaient chercher les plus belles

prisonnières afin de les violer en groupe. Elle m'expliqua comment ces individus l'obligeaient à se dévêtir et à ouvrir ses jambes pour leur présenter son sexe, la couvrir d'injures et ensuite la violer, l'obliger à passer de l'un à l'autre. A Anvers, certaines de ses amies s'étaient suicidées ensuite.

A Anvers, des « inciviques » sont enfermés dans les cages du zoo.



Scène survenue à Bordeaux (France), le 29 août 1944 :
La mère et la fille furent promenées nues dans les rues avant d'être
abattues à la mitrailleuse et jetées dans la Gironde.

Marché noir et trafics au pays « libéré »

Avec l'arrivée des Alliés en Belgique le marché noir reprit de plus belle. En fait, il dura jusqu'en 1947, bien après la fin de la guerre. La pénurie sévissant — elle était organisée par mes Alliés qui souhaitaient *vendre* leurs surplus au marché noir — mes parents durent à nouveau se rendre régulièrement à la ferme de mes oncles dans le Hainaut afin d'en reporter de la nourriture. Je les ai accompagnés trois ou quatre fois. Durant l'occupation, jamais ils n'avaient été arrêtés le long du parcours par des troupes allemandes. De toutes façons, celles-ci ne recherchaient que les armes. Or, la profession de mon père et surtout ses papiers de la Convention de Genève lui évitaient immédiatement d'être suspect. Pour les Allemands, un médecin était un homme de bien qui restait hors des combats. Tout changea à la Libération : en octobre ou novembre 1944, lors d'un de leurs voyages, ils se firent arrêter à Nivelles par les cow-boys américains. Ceux-ci les encerclèrent comme dans un rodéo de western et les brutalisèrent, même ma mère, une femme. Ils confisquèrent les denrées alimentaires et dirent à mon père que ses papiers de la Convention, il pouvait s'en servir pour se frotter le c.. ; que l'armée américaine n'en avait que foutre.

A cette époque, non seulement la pègre et les trafiquants de devises refaisaient surface un peu partout dans les zones libérées, avec l'aide des soldats américains souvent spécialistes en la matière — ce fut grâce à des accords entre la mafia sicilienne exilée aux USA que les Américains purent si facilement débarquer en Sicile et sur le continent — mais aussi toute une classe d'entremetteurs et de commerçants véreux commencèrent à fricoter avec ces armées de riches. L'armée allemande, spartiate, pauvre et honnête ne le permettait pas. Des fortunes virent le jour. Une nouvelle classe de parvenu apparut. Naturellement tous s'étaient forgés un passé de Résistant et tous s'entraî-

daient pour faire oublier leurs bassesses antérieures du temps de l'occupation. Avec l'aide de certains Américains, ils trafiquaient non seulement des produits alimentaires de base et de chauffage, mais aussi les nouveaux produits de luxe comme des bas nylon, des cigarettes et de l'alcool, des femmes et des médicaments. Tout était encore plus cher que du temps des Allemands.

Les médicaments étaient encore plus rares que du temps de l'occupation. Ainsi, faute d'antibiotiques, mon père dût laisser mourir de pneumonie un ami, lad d'écurie, pourtant d'origine anglaise, marié à une belge. Cet homme était trop pauvre et mon père ne put même pas lui porter de l'argent car il venait d'être dépouillé par la manipulation bancaire de Guttenstein, ce ministre des Finances revenu dans les fourgons des Alliés. Des Américains proposèrent bien de nous fournir de la pénicilline, mais il fallait acheter le camion en entier, ce qui nous était impossible.

Ce procédé était courant dans les armées alliées, surtout l'américaine. Une fois achetée en entier toute la cargaison était déchargée et l'on précipitait le camion dans un fossé en y mettant le feu. Le camion passait ainsi en profit et perte, soit sous couvert d'un banal accident de la route, soit en accusant l'ennemi de l'avoir bombardé. Disparaissaient ainsi des camions entiers de nourritures, d'essence, de médicaments, et même d'armes.

Un mot d'explication sur l'affaire Gutt : en 1943 le gouvernement belge en exil décida de pénaliser les collaborateurs enrichis de guerre en imposant dès la libération à tous les Belges de rentrer tous leurs billets de banque afin d'en recevoir de nouveaux. Mais il y avait une astuce. En effet, les billets de cinquante francs, de vingt de dix et les pièces ne devaient pas être rentrés. Certains Belges « occupés » furent mis au parfum dès 1943, dont par exemple les petits amis des ministres, quelques Juifs et les frères maçons. Par sa mesure financière le ministre Gutt(enstein) ruina de nombreux braves Belges qui, sans être des collaborateurs, avaient travaillé dur pour mettre

un peu de côté, et cela malgré l'occupation et les bombardements anglo-saxons. Par contre de nombreux collaborateurs mis au parfum s'enrichirent davantage.

A la Libération, ceux-ci ne furent nullement inquiétés, bien au contraire. Leurs relation jouèrent à plein. Notre voisin de droite, par exemple, avait collaboré toute la guerre ; il avait fait partie de l'équipe responsable de la revue allemande en français *Signal* et avait tenu un bordel de luxe pour officiers allemands dans sa maison. Mais c'était un grand ami du ministre Spaak. Dès la libération, des FI-FI vinrent monter la garde en arme afin qu'il soit protégé. Cela dura des semaines à partir du 4 septembre.

Libération sexuelle

Avec l'armée des soldats riches (les Alliés) les jeunes filles belges se libérèrent sexuellement à tel point que rares étaient encore celles qui ne possédaient pas leur anglais ou leur américain. Peut-être certaines se vantaient-elles, mais suite à un automne particulièrement doux, les buissons du parc du Cinquantenaire devinrent un immense bordel à ciel ouvert. On copulait dans tous les buissons et il traînait tellement de capotes anglaises jonchant le sol que rapidement les gamins du coin ramassèrent ces « ballons » d'un nouveau genre et revinrent chez eux en soufflant dedans. Les mères affolées devant ce nouveau risque de contagion vénérienne vinrent partout présenter leurs rejetons aux médecins. Heureusement ce brusque vent de panique n'eut aucune conséquence.

Les Résistant de l'automne 1944

Je me rappelle aussi, que durant cet automne particulièrement clément, du 5 septembre jusque fin octobre, on enrôlait de nouveaux Résistants à l'Ecole Militaire. On avait installé une table devant la porte de l'école donnant sur l'avenue de la Renaissance et une file de « futurs terreurs

résistancialistes » se prolongeait sur plus de cent cinquante mètres chaque jour, jusqu'à la fin de la rue Obbema. Une fois enregistré, chacun recevait un brassard et un fusil pour aller soit garder le domicile de certains privilégiés (comme notre voisin ami de Spaak), soit garder des ponts, des routes ou les anciens dépôts de munitions allemands disséminés dans la forêt de Soigne. J'en ai même connu un qui trafiqua des chevaux allemands abandonnés qu'il devait garder sur le champ de course de Groenendael. Cette « embauche » de « Résistants sans danger » (l'ennemi étant loin) aboutit à plus de 85 000 Résistants homologués, revendiquant les avantages de la fonction. Certains furent nettement moins fanfarons durant l'offensive des Ardennes, retirant leur brassard en douce, mais lorsque, début janvier, le danger fut à nouveau écarté, ils revinrent fanfaronner en force. Plus tard évoquant ce scandale avec un vrai Résistant, ce dernier me signala qu'il fut prouvé que, du 1^{er} au 4 septembre 1944, l'ensemble des débris des divisions allemandes encore sur le sol beige mais refluant en désordre comptait 41 000 hommes. Et, ajouta-t-il, s'il y avait eu en réalité 85 000 Résistants, nous aurions pu sans difficulté faire une Saint-Barthélemy des troupes du Reich.

Souvenirs pénibles

Revivant cette époque peu glorieuse, je peux citer le nom d'un grand chirurgien, plus tard devenu grand chef syndicaliste, qui fut un temps médecin des prisonniers. Au lieu de pratiquer son métier, il assistait aux tabassages des prisonniers, quand il ne donnait pas parfois un coup de main.

Autre souvenir ignoble : l'histoire du camp anglais d'Overÿsse. Là les Anglais conservèrent des prisonniers allemands jusque fin 1947 (ou plus, je ne me rappelle plus). Ces prisonniers étaient tellement maltraités, tellement sous-alimentés et vivaient dans des conditions d'hygiène si déplorables, qu'un auteur canadien, James Bacque, l'a décrit dans son livre intitulé : *Morts pour Raisons*

Diverses. Ces malheureux furent tout d'abord utilisés, en violation des Conventions de La Haye et de Genève, pour déminer divers endroits, entre autre dans la forêt, mais cela sans matériel adéquat. Certains en moururent. Ensuite les officiers anglais du camps les utilisèrent pour divers travaux de réparation, ou même les louaient à des civils du coin. Mais le plus grave fut que ces officiers revendaient au marché noir une bonne partie de la nourriture qui devait leur être allouée. De telle sorte que beaucoup moururent de sous-alimentation. Je les vis souvent maigre, émaciés, mendier un peu de pain ou un bol de soupe, ce que finirent par leur donner de nombreux habitants de Hoeilaart. On ne traite pas comme cela des hommes, mêmes des ennemis, d'autant que je commençais à voir revenir des Belges bien gras des camps de concentration allemand. Je ne nie pas que certains y perdirent la vie et y étaient mal nourris, mais de tous les livres écrits sur le sujet, principalement dans les années 1945-50, il ressort que les mauvais traitements et les vols de nourriture dans ces camps furent le fait d'autres détenus. Un grand résistant, ancien prisonnier, me le confirma plus tard.

Toujours à propos des prisonniers, je tiens encore à signaler que j'eus l'occasion de discuter avec un autre authentique résistant qui, à la Libération, s'engagea dans les paras américains. Ce n'était pas un homme à fabuler au sujet de ses exploits, ni à cacher les morts qu'il avait sur la conscience. Il me jura que dès son affectation, son chef de bataillon américain réunit tous ses officiers, dont lui, et leur signifia verbalement que tous ceux qui ramèneraient des prisonniers Allemands (ou SS) recevraient autant de mois de prison que de prisonniers. Dès leur premier engagement, son ami ramena 7 prisonniers et il fut jeté en prison durant quatre mois par ce chefs de bataillon.

J'avais un cousin qui, lui aussi à la Libération, s'engagea dans les troupes américaines. Dans sa compagnie sévissait un ancien policier belge dont la spécialité était de récolter les alliances en or des morts, blessés ou civils ren-

contrés en Allemagne. Mon cousin me certifia avoir vu un jour ce pirate réclamer sa bague à un gros Allemand qui ne pouvait pas la retirer. Il le tua froidement puis lui coupa le doigt pour avoir l'alliance.

Dans le même ordre d'idée, j'ai côtoyé un anesthésiste militaire qui avait fait la guerre dans la brigade belge « Piron ». Un jour qu'il avait bu, l'ivresse lui déliant la langue, il me raconta comment ils s'y prenaient tous pour violer les petites Allemandes affamées, comment ils trafiquaient des biens volés dans les cercueils de morts rapatriés, comment ils volaient, etc. Plus tard encore je pus interroger d'anciens Waffen SS français et belges qui me racontèrent comment les Alliés les avaient dépouillés de leurs maigres biens et leur dextérité pour les récolter; dextérité née certainement d'une longue pratique. Ils me racontèrent aussi que tout vol ou viol était puni du peloton d'exécution dans l'armée allemande. Des SS français affamés furent même exécutés pour avoir tué un cerf, bien de l'état allemand. Je possède des noms, des circonstances etc. Mais à quoi bon continuer sur ce thème ?

Conclusion

En l'an 2000, en Belgique, nous subissons encore la morgue de nombreux « Résistants » et leur versons des pensions faramineuses, alors qu'ils ne furent pour beaucoup que d'ignobles voleurs et trafiquants. Il me serait facile de donner des noms et des précisions... En vieillissant, je me sens responsable et obligé d'éclairer la jeunesse sur ce que fut l'occupation et la Libération. Du moins d'éclairer la jeunesse non encore corrompue et crétinisée par des médias dévoyés depuis 1945. Certes je ne prétend pas refaire l'Histoire, mais uniquement témoigner de ce que j'ai vu de mes yeux et entendu sans erreurs possibles.

Dans mon jeune temps, on enseignait la droiture, le respect des vieux, des faibles et des femmes, des enfants et des vaincus. Et tout ce que j'ai pu voir allait tellement à

l'encontre de cet enseignement, que j'en ressens une grande nausée. J'en suis toujours à ce film que l'on présentait dans les écoles chrétiennes durant la guerre d'Espagne. Intitulé : *Juanito croisé d'Espagne* et traitant de façon très édulcorée des horreurs rouges, il impressionna beaucoup mes jeunes années. TOUTE L'HISTOIRE EST A REVOIR. Et afin de ne plus jamais revivre cela, les jeunes de tous les pays devraient s'unir pour imposer un REVISIONNISME constant et complet et pour refuser de devoir avaler sans contrôle un ensemble de dogmes imposés. Comme celui de César venant apporter la civilisation en Gaule et y créer des routes, ou comme celui d'un C. Colomb découvreur de l'Amérique alors que ce continent était connu depuis les Troyens, sans oublier les grandes civilisations sud-américaines développées par les Vikings et même par les Templiers.

Pour ma part, j'ai accompli mon devoir en témoignant.